Ami du Clergé du 28 février 1952

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pastorale des Sacrements selon le Directoire — VI. Les sacrements sont des signes de la Foi, 77.
Conférences de Carême. — 1re série : VII. Dans la lumière de Pâques, 79.
Conférences de Carême. — 2e série : II. L'absence de Dieu a tué l'homme, 80. — III. La foi, affirmation de Dieu, 81.
Saint Joseph. — II. Un modèle de sainteté, 83.

PASTORALE DES SACREMENTS SELON LE DIRECTOIRE

VI

LES SACREMENTS SONT DES SIGNES DE LA FOI

Mes frères,

« Les sacrements sont des signes de la foi ». Pour bien saisir la portée doctrinale de cette affirmation, nous verrons aujourd'hui ce qu'*est la foi ;* ensuite comment la réception des sacrements *suppose la foi ;* enfin comment les sacrements nous engagent au service du Christ et de l'Eglise, autrement dit comment ils font de nous des *témoins de la foi.*

I

« Que demandez-vous à l'Eglise de Dieu ? » dit le prêtre au candidat qui se présente pour le baptême. Et il répond « *la foi* ». Ainsi donc la foi n'est pas une chose naturelle, comme l'intelligence ou la liberté ; elle n'a pas été reçue avec la vie ; elle est donnée par Dieu, en passant par l'Eglise et par le baptême : la foi est une vertu surnaturelle.

Son rôle ? Il est double ; elle doit d'abord nous incliner à admettre pour vraies les vérités enseignées par l'Eglise ; et cela moins par un raisonnement d'ordre purement intellectuel que par un certain sens religieux particulier. Le petit enfant qui aime son père et qui se sent aimé, a-t-il besoin de raisonnement pour ajouter foi aux paroles de son père ? « Papa l'a dit », donc pour lui c'est indiscutable ; admirable confiance qui s'enracine dans l'amour familial. Or, le baptême nous fait réellement enfants de Dieu ; et il nous donne, en même temps que la foi, l'espérance qui est confiance et la charité qui est amour.

La foi a un second rôle : pour voir, il ne suffit pas d'avoir un œil en bon état ; il faut encore que l'objet soit placé dans la lumière; et même, pour certains tableaux, sculptures ou tapisseries, il faudra un éclairage calculé scientifiquement pour en révéler toute la splendeur artistique. La foi est aussi cette lumière qui illumine le donné révélé de clartés relatives, fugitives aussi, quand il s'agit de petites âmes comme les nôtres, mais qui peut devenir chez les mystiques comme un commencement de vision béatifique, un avant-goût du ciel. Ces âmes, parvenues à un très haut degré d'union à Dieu, seraient souvent fort embarrassées de traduire en langage humain ce qu'elles ont vu et compris (S. Paul lui-même y a renoncé) mais elles atteignent à une certitude, je dirais volontiers même à une évidence telle qu'elles « possèdent » la vérité.

D'ailleurs, la foi n'est pas une simple adhésion de l'intelligence mais aussi de la volonté et du cœur. Il suffit de lire l'Evangile pour s'en rendre compte : « Ce n'est pas celui qui dit Seigneur, Seigneur, qui entrera dans le royaume des cieux, mais celui qui fait la volonté de mon Père » (Mat., VII, 21). « Bien plus heureux celui qui écoute la parole de Dieu et qui l'observe » (Luc, XI, 28). Et au cours d'une discussion avec les Juifs qui se réclament d'Abraham : « Celui qui est de Dieu, entend les paroles de Dieu ; et c'est parce que vous n'êtes pas de Dieu que vous ne les entendez pas » (Luc, VIII, 47). Que faut-il pour « être de Dieu » ? Il faut accomplir les œuvres de Dieu.

Dieu se présente à celui qui le cherche et se fait connaître à celui qui l'aime ; plus une âme éclairée par la foi s'engage au service de Dieu, et plus elle grandit dans la confiance et dans l'espérance, et plus aussi elle aime Dieu qu'elle a déjà un peu trouvé ; mais plus elle l'aime et plus elle le cherche et plus elle le trouve et plus elle s'attache et se donne à lui. Ainsi de S. Paul, « saisi » par le Christ sur le chemin de Damas, et tout entier donné à l'apostolat, et qui s'écrie : « Je sais à qui j'ai donné ma foi ; et je suis certain qu'il a la puissance de garder mon dépôt pour ce jour-là » (II Tim., I, 12) le jour de l'éternité ; et encore « je suis certain que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ...ni le présent, ni l'avenir, ni quelque autre créature ...ne pourrait jamais nous séparer de l'amour de Dieu qui s'est affirmé dans le Christ Jésus » (Rom., VIII, 38-39). Enfin « j'ai combattu le bon combat, j'ai conservé ma foi, il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne de justice que le Seigneur réserve à ceux qui l'aiment » (II Tim., IV, 7).

Quand on est engagé comme S. Paul, il ne reste plus de place pour le doute, pour le découragement, pour le péché ; tout l'être est emporté irrésistiblement en Dieu. Tel est le triomphe de la foi.

II

Des hauteurs de l'idéal chrétien vers lequel la foi nous entraîne, revenons aux simples chrétiens que nous sommes, voire à ceux qui le sont encore moins que nous.

Un enfant est né dans telle famille ; on attendra parfois des semaines, mais un jour cependant on le présentera à l'église pour être baptisé. Vous direz, peut-être, si ces gens ne sont point des « pratiquants » : ils cèdent à la

mode, ils veulent que leur enfant soit comme les autres ; tout simplement. En êtes vous si sûrs ? Ne croyez-vous pas, si on les pressait de questions, si on les obligeait à voir clair en eux-mêmes, à se rendre compte et à dire loyalement pourquoi ils demandent le baptême pour leur enfant, ne croyez-vous pas qu'on trouverait en eux un reste de foi ?

Le même raisonnement est à faire pour la communion solennelle ; même aussi pour le mariage, avec cette différence qu'ici il ne s'agit plus de la foi des parents mais de celle des intéressés eux-mêmes. Et c'est sans doute au moins l'une des raisons pour lesquelles le *Directoire* invite les pasteurs à la bienveillance envers ces « chrétiens du seuil » qui tiennent encore au mariage religieux.

Sous peine d'être une honteuse comédie, sinon même un acte indigne d'un homme intelligent, la Communion suppose la foi ; et l'Eglise exige que celui qui fait profession d'appartenir à la religion catholique vienne communier au moins une fois chaque année.

Quand un homme, qui se sait et se rend coupable devant Dieu, vient se mettre à genoux devant un autre homme, fut-il ministre de Dieu et tenant la place du Christ en personne ; et quand cet homme fait loyalement, humblement, l'aveu de toutes ses fautes, quel acte de foi : foi au sacerdoce, foi à la Rédemption, foi à la miséricorde divine !

Et si tel autre, par contre, se refuse au même geste et au même aveu, parce qu'il ne veut pas briser tel lien qui l'enchaîne au péché, il fait encore un acte de foi ; il affirme qu'il croit à la grandeur de ce sacrement de la réhabilitation, il en reconnaît les exigences et il veut attendre, pour y accéder, de pouvoir loyalement en assumer les responsabilités. Quand un homme, après avoir erré longtemps dans les sentiers du mal, vient se jeter aux pieds du prêtre pour lui avouer ses fautes et réclamer son pardon, incontestablement c'est qu'il a retrouvé la foi.

Et inversement, mais avec la précaution que je vais dire, on peut affirmer que c'est le manque de foi qui tient éloigné des sacrements. Non pas que tous ceux qui vivent loin des sacrements aient perdu la foi ; il s'en faut énormément (et heureusement !). Mais si cette foi plus ou moins endormie se réveille un jour, sous le coup d'une épreuve par exemple, on les verra revenir aux sacrements ; et dans la mesure où cette foi réveillée ira grandissant, à mesure ils viendront plus souvent boire à cette source d'eau-vive qui rejaillit en la vie éternelle.

III

Ainsi les sacrements sont le témoignage authentique d'une foi qui reste vivante ; mais ils sont plus encore : ils créent pour ceux qui les reçoivent une obligation de vivre partout et toujours selon les règles de la foi ; ils constituent un engagement.

Quand le jeune lévite se présente pour recevoir le sous-diaconat, l'évêque lui dit : « Jusqu'ici vous êtes libre ; mais si vous acceptez de recevoir cet ordre, c'en est fait pour la vie et pour l'éternité ». Et le jeune sous-diacre, persistant dans sa volonté de se donner à Dieu, fait en avant un pas résolu ; cela fait, il est engagé pour toujours et il n'a plus le droit ni de revenir ni même de regarder en arrière. Dut-il, à certains jours, trouver bien lourdes les responsabilités du sacerdoce, il devra coûte que coûte et toute sa vie faire honneur à ses engagements. Et la société l'entend bien ainsi qui aura généralement peu d'indulgence pour la défection d'un clerc.

Il est un sacrement dont on pourrait dire qu'il est parallèle à l'Ordre et c'est le Mariage ; là aussi il y a engagement : engagement réciproque des époux, mais aussi engagement de tous les deux envers Dieu, l'Eglise et la société. Trop souvent ceux qui viennent demander à l'Eglise cette consécration de leurs serments n'ont pas compris la grandeur du sacrement qu'ils se donnent l'un à l'autre ; pour eux, c'est une formalité du genre de celle qu'ils accomplissent au civil ; tout au plus est-ce une assurance que leur union sera légale et régulière aux yeux de Dieu comme aux yeux des hommes. Qu'ils aient une réelle mission à remplir, que leur vie conjugale soit réglée par des lois morales, de l'Eglise, voilà qui échappe à un trop grand nombre.

Si nous en arrivons au Baptême, l'ignorance de l'engagement contracté est bien plus grande encore, hélas !

Ce sacrement est le premier sans lequel on ne peut en recevoir aucun autre; il est la porte par où nous entrons dans l'Eglise de Dieu ; il est donc commencement, point de départ, et volontiers nous en restons là. Bien rares sont les chrétiens qui savent que leur baptême les a introduits dans un mystère de mort au péché et de vie en Dieu ; bien peu savent qu'ils auront toute leur vie à lutter pour rompre progressivement avec ce monde pécheur pour se perdre en Dieu ; bien peu sauront, comme la fleur qui devient fruit, s'épanouir, grandir, et un jour se détacher de cette terre, pour obéir à l'appel de Dieu.

Nous avons vu, déjà, que les sacrements sont des actes du Christ, parce que le ministre qui les donne est comme un prolongement de l'humanité du Christ ; mais tout chrétien, même le simple fidèle est aussi membre du Christ ; en lui et par lui, le Christ entend bien continuer sa vie de prière, de louange, de pénitence, de don de soi. Par sa grâce et par son esprit, N.-S. désire passer à travers les âmes qu'il éclaire, encourage, soutient, fortifie ; à travers leurs diverses activités, à travers toute leur vie, pour offrir à son Père un hommage d'adoration et d'amour, et à ses frères un dévouement fraternel.

Il convient donc de faire tomber cette barrière d'égoïsme, de paresse et d'orgueil qui nous sépare du Christ ; il faut que nous « revêtions le Christ » (Rom., XIII, 14), que nous lui fassions place comme S. Jean, que nous

nous laissions envahir par lui ; il faut que nous puissions dire, avec S. Paul : « Je vis, ou plutôt non, ce n'est pas moi qui vit, c'est le Christ qui vit en moi » (Gal., II, 20). Tout ce travail s'accomplira progressivement par les sacrements si nous voulons bien y apporter notre bonne volonté. Et c'est ainsi que nous serons les témoins du Christ, les témoins de la foi.

* *

Dans le désarroi actuel, notre monde a surtout besoin de lumière : pour sortir du chaos et des ruines, pour construire la paix et bâtir une cité plus fraternelle, pour redresser les consciences et réapprendre à chacun ses responsabilités, pour retrouver le sens de Dieu et la primauté du surnaturel. Voici que nos chefs spirituels nous indiquent le foyer où il nous faut aller rallumer notre flambeau, le flambeau de notre foi ; pour le porter ensuite bien haut parmi les hommes, dans tous les milieux ; « il éclairera tous ceux qui sont dans la maison » ; et il sera, pour ceux du dehors eux-mêmes, source d'espoir et de salut.

CONFERENCES DE CAREME

(1re série)

Matérialisme ou Christianisme ?

VII

Saint jour de Pâques

DANS LA LUMIÈRE DE PAQUES

Matérialisme et christianisme. Lequel des deux apportera le bonheur, même le bonheur présent ? Voici l'heure du choix.

La réponse à cette question fondamentale, qui est la clef du problème, reçoit de cette fête de Pâques un éclairage de plein jour. Par la résurrection de N.-S. Jésus-Christ le problème n'est plus une recherche abstraite, mais une réalité vivante. Nous la touchons, de nos mains en quelque sorte, en la personne du Christ ressuscité.

Nous désirons la vérité, nous voulons l'immortalité. Et le Christ de Pâques se dresse sur son tombeau, *Vérité et Vie,* « la Vérité et la Vie même » comme il l'avait dit. Et parce que la résurrection de N.-S. est un fait historique irrécusable, la raison doit croire, avec la grâce de la foi que Dieu ne refuse à personne, au Christ et à sa doctrine, adhérer au christianisme.

I. — *Il est la Vérité*

Le Christ avait déclaré : « Je suis la Vérité »,... donc je ne vous trompe pas, je ne puis vous enseigner autre chose.

En sortant de son tombeau il nous en apporte le témoignage éclatant.

Devant ses affirmations, qu'ils jugeaient blasphématoires, les ennemis du Christ lui avaient répliqué : Tu te dis la Vérité, tu te dis le Fils de Dieu ; alors, donne-nous donc un signe évident de ton identité et nous croirons en toi. N.-S. avait répondu par la prophétie circonstanciée de sa résurrection :

« Cette race méchante et infidèle demande un signe. Il ne lui sera pas donné d'autre signe que celui du prophète Jonas. De même que Jonas fut trois jours et trois nuits dans le corps du monstre marin, ainsi le Fils de l'homme demeurera dans le sein de la terre... » (Mat., XII, 39).

Et encore : « Quand vous aurez anéanti ce temple visible [qu'est mon corps], je le rétablirai trois jours après » (Jo., II, 19, 21).

Les ennemis avaient fort bien compris le sens de ces paroles et de ces images. Au pied de la croix ils lui criaient : Allons, toi qui peux te ressusciter, fais voir un peu maintenant ce dont tu es capable et détache-toi de la croix !... » Et après l'ensevelissement de leur victime ils avaient réclamé de Pilate un piquet de soldats pour garder le sépulcre dont cet imposteur avait annoncé qu'il sortirait vivant.

Effectivement le Christ ressuscite le troisième jour comme il l'avait annoncé ; n'est-ce pas la preuve qu'il a dit la vérité et qu'il est la vérité même ? Car Dieu seul sait l'avenir ou son prophète à qui il l'a révélé. Et quand ce prophète annonce et accomplit cet avenir pour appuyer ses paroles, pour prouver qu'il est le Fils de Dieu, la vérité même, voilà bien le témoignage, et irrécusable. Dieu n'est pas complice du mensonge.

Ainsi, la vérité que nous cherchons, que nous voulons posséder, comment ne pas voir qu'en suivant N.-S. « la vérité même », nous sommes sûrs d'en être comblés ? *Qui sequitur me non ambulat in tenebris.*

II. — *Il est la Vie*

Le Christ avait déclaré : « Je suis la Vie »..., donc : J'en dispose à mon gré ; je la donne à qui je veux et comme je veux.

Il l'avait bien montré, déjà, par les miracles de résurrection : le fils de la veuve de Naïm, la fille de Jaïre, son ami Lazare. Il avait bien le droit de parler comme il faisait : « Si vous ne me croyez pas, croyez au moins à mes œuvres ».

Mais d'autres avant lui avaient fait pareils prodiges et d'autres après lui en accompliraient. Puisqu'il se disait non seulement l'envoyé de Dieu, mais son Fils, l'égal du Père, Dieu lui-même, la vie, il allait accomplir un miracle à part, un miracle hors de pair, le plus miraculeux des miracles : sa propre résurrection. Bourdaloue l'a souligné avec vigueur : si le plus grand des miracles est la résurrection d'un mort, entre toutes les résurrections la plus miraculeuse est sa propre résurrection, de se rendre la vie à soi-même par ses propres moyens. Il n'appartient qu'à un Dieu de dire comme Notre-Seigneur : « J'ai le pouvoir de quitter la vie et j'ai le pouvoir de la reprendre. »

Ainsi fait Jésus en ce matin de Pâques. Sans qu'un prophète prie sur lui, sans qu'un thaumaturge lui commande de se lever, le Christ enseveli depuis trois jours sort glo-

rieux de son tombeau. Et pour que personne n'en doute, il multiplie ses retours parmi les siens et même au milieu de la foule, et laisse palper les cicatrices des blessures de la passion... Il reprend la vie qu'on lui a enlevée, et dans un état plus parfait. Il est le maître de la mort et de la vie.

Cette vie dont il dispose, il nous la rendra, à nous aussi, au jour de la résurrection : « Je suis la résurrection et la vie ». Bien plus, il est le chef de file, le frère aîné, les « prémices de notre résurrection ». Pâques ne nous apporte donc pas seulement la certitude de notre résurrection ; elle en est déjà le commencement en la personne de N.-S. Nous voulons plus que des affirmations, des preuves, nous voulons voir la réalité. Eh bien ! elle est là. Dans la personne du Christ ressuscité nous avons cette réalité, commencée en celui qui est notre Tête et dont nous sommes les membres. Si le Christ est ressuscité, nous aussi nous ressusciterons.

* *

La fête de Pâques est par excellence la fête de la foi. « En ressuscitant son Fils d'entre les morts, Dieu a fourni la foi à tous ». Comment ne pas nous écrier avec S. Paul : « *Scio cui credidi ;* je sais à qui je me suis confié » ?

Ne nous laissons pas prendre au mirage des choses de ce monde, ne succombons pas à la tentation des triomphes passagers du matérialisme, ne regrettons pas de préférer l'éternel à l'éphémère.

L'homme s'est cru Dieu et qu'il pouvait se déclarer majeur et autonome. Il apparaît qu'il se sert de sa puissance non pour la vie mais pour la mort. Il est le parvenu qui devient tyran et se fait son propre bourreau ; il ferme les yeux à ces réalités évidentes : notre âme, son immortalité, Dieu qui l'a créé. Ce positiviste est un chimérique ; ce rationaliste se nie lui-même.

Pâques nous apporte l'illustration et la confirmation de toute cette station de carême : l'homme est fait pour la vérité et pour la vie, et ces dons précieux lui sont offerts en la personne adorée de N.-S. Notre bonheur est donc là ; le Christ ressuscité ne meurt plus. Chantons de toute notre âme : *Alleluia ! Alleluia* de triomphe et d'allégresse : « Voici le jour que le Seigneur a fait, exultons et réjouissons-nous ». *Amen.*

CONFERENCES DE CAREME

(2e série)

A la recherche de Dieu

II

L'ABSENCE DE DIEU A TUÉ L'HOMME

L'homme a tué Dieu... et il en meurt. Continuons notre observation sur le mal qui nous ronge, *et dont nous voulons guérir.* Il ne s'agit pas de prêcher le pessimisme ; un adorateur de Dieu en esprit et en vérité, un vrai chrétien, n'a pas le droit d'être pessimiste. Il doit pratiquer et prêcher l'optimisme. Car, sans s'aveugler sur les maux du monde présent, il sait qu'il en détient les remèdes.

Le mal que s'est attiré l'humanité en révolte, c'est la mort. De quelle mort s'agit-il ? Non pas tant de celle qui atteint le corps que celle qui frappe l'humanité dans ses essentielles valeurs : l'*âme,* la *famille,* la *cité.*

I. — *L'athéisme a tué l'âme*

En un sens, jamais la vie humaine n'a été aussi intense. Logis clair et chaud (pour ceux qui en ont un), vêtements confortables, nourriture convenable, distractions de choix, affaires passionnantes... et rémunératrices, tout cela, qui est le fruit des progrès de la science et de la technique, fait de la vie une fête... Mais qu'est-ce que ces progrès qui se soldent par un appauvrissement spirituel, plus poignant peut-être chez les nantis que chez les disgrâciés ?

Intoxiquée par les propagandes, abrutie par de tristes plaisirs, démoralisée par l'exaltation de l'instinct, qu'est devenue la pauvre âme humaine, créée à l'image de Dieu et confiée à la garde des esprits célestes ?

Est-elle encore capable de faire œuvre d'intelligence et de liberté ? Je demandais à un pauvre garçon, arrêté pour avoir volé une bicyclette, s'il avait pensé que ce fût mal de s'emparer ainsi du bien d'autrui. Il me répondit, avec une candeur désarçonnante : « Mais non, Monsieur l'abbé. »

On ne lui avait enseigné qu'une morale sans Dieu, c.-à-d. sans fondement ; le sens du « devoir » n'a pas longtemps résisté. Tant de ces âmes matérialisées ne savent plus s'élever au-dessus de la jouissance du moment et ont perdu, si elles l'ont jamais eue, l'inquiétude de la destinée ! Quelle réaction salutaire peuvent-elles avoir devant les grands problèmes que pose la vie ! Que pensent-elles de l'Amour, cette noble chose, de la Mort, cet épouvantail ? Pour elles, en amour, tout est permis, pourvu qu'il soit sincère, et rien ne peut ni l'arrêter dans la recherche de son plaisir, ni le contraindre à la fidélité, du moment que l'on n'aime plus... Quant à la Mort, c'est un spectre qu'il vaut mieux ne pas regarder en face. « Il ne s'est pas vu mourir », dit-on, d'un air d'envie. Et quand la terrible faucheuse a frappé un être cher, quel désarroi ! « Je n'y survivrai pas !... »

Et comme l'existence, Dieu étant absent, est privée de tout ce qui lui donne un sens et peut transfigurer la souffrance, elle ne peut que décevoir ceux qui, en optant pour l'athéisme, se sont fermés à l'espoir. Ils s'en vengent en la déclarant absurde, ce qui est une condamnation, non de l'œuvre divine, mais de leur aveuglement volontaire et parfois haineux. Hélas ! ils sont nombreux, les jeunes d'aujourd'hui qui se laissent endoctriner par les mauvais bergers, trop en vogue dans certains milieux ! Après tout, ne sont-ils

pas excusables de désespérer d'un avenir limité aux horizons terrestres et compromis par les sottises et l'imprudence de leurs aînés ?...

II. — *La famille et la cité sont en danger*

La famille ne peut vivre et prospérer que si elle est animée par un grand amour, un amour fait de beaucoup de respect partagé, de dévouement mutuel, de courageux renoncements, d'inlassables pardons réciproques, d'efforts incessants pour se comprendre, s'adapter l'un à l'autre et s'entraîner dans une émulation sainte vers les sommets. D'autre part, elle n'est vraiment féconde que si elle est orientée vers l'avenir, vers l'enfant qu'il faut accepter joyeusement, comme un magnifique chef-d'œuvre à réussir par une éducation ferme et douce, où le père et la mère collaborent, chacun selon ses ressources propres, avec un dévouement sans limite.

Qu'en a fait la société moderne, par le divorce ? l'union libre ?

Quant à l'intervention croissante de l'Etat dans la vie économique et sociale, a-t-elle, là aussi, enrayé la déficience morale ? La soif du gain, qui naguère s'est manifestée dans les spéculations du marché noir, amène aujourd'hui, parfois, de retentissants scandales.

D'ailleurs, l'avilissement du travail, ravalé au rang d'une marchandise, et soumis trop longtemps à la dure loi de l'offre et de la demande, l'asservissement du travailleur à la machine, voilà deux causes entre autres de cette désaffection du travail qui s'est emparée des masses. Sans doute ont-elles un moyen de défense, les syndicats. Quelques fois, ils deviennent une arme pour la lutte des classes. Dans la Cité sans Dieu, c'est la haine qui anime le combat. Que peut-il en sortir, sinon confusion et ruine ?

Sur le terrain politique, l'absence de Dieu se fait cruellement sentir. Vous connaissez les maux qu'elle engendre dans la vie de la nation et dans les relations internationales. Les lois sont douloureusement impuissantes devant les maux qu'elles prétendent guérir. C'est que, sur ce terrain comme en matière sociale, les lois ne sont rien sans les mœurs.

Quant aux relations internationales, il suffit d'ouvrir les yeux sur votre journal pour voir à quel point elles sont compromises par cette absence de Dieu qui nous hante l'esprit. Comme à Babel, les hommes ne parlent plus la même langue, et ne peuvent pas s'entendre. Il leur manque ce plus grand dénominateur commun qu'on appelle Dieu. Seul, en effet, il peut inspirer aux chefs d'Etat ce respect de l'homme qui épargnerait à tant de malheureux les tristesses et les horreurs qu'on désigne d'un terme pudique, quand on parle des « personnes déplacées » et des camps de concentration. Seul aussi il pourrait inspirer à ceux qui tiennent entre leurs mains le sort de tant de millions d'êtres, l'élémentaire bonne volonté qui les inciterait à traiter des meilleurs moyens de sauvegarder la paix et de faire régner, dans le monde, la justice. *Nisi Dominus...*

Ainsi, de proche en proche, la souffrance, l'avilissement et la mort ont gagné tout le terrain qu'a perdu le Père céleste. Il est grand temps que les hommes de bonne volonté reviennent à lui. Cependant nous ne pouvons perdre l'espérance. Le Seigneur reste le maître des événements et des hommes. «*Quare fremuerunt gentes ?...* » Il nous suffit de croire en lui, de vivre conformément aux exigences de notre foi. Nous sommes certains, alors, d'être de bons artisans de la justice et de la paix, car nous contribuons à l'avènement du Royaume de Dieu, et avec sa justice « tout nous est donné par surcroît ».

III

LA FOI, AFFIRMATION DE DIEU

C'est une chose remarquable que, en dépit de l'acharnement des athées, le besoin de Dieu ne meurt pas. Dans les pays concentrationnaires, on a beau démolir les églises, tuer ou emprisonner les prêtres, tous les renseignements attestent la survivance du sentiment religieux. Et dans notre France laïcisée, il suffit de passer des films comme « Dieu est mort » ou « Dieu a besoin des hommes » pour faire salle comble. Curiosité ? Inquiétude plutôt, que Dieu a mise comme un appel au fond du cœur humain et qui, sans doute, en conduira plus d'un à la foi.

Cette foi en Dieu est le premier remède à nos maux. Réfléchissez sur sa nature pour la vivre plus intensément et pouvoir la propager. Aujourd'hui, je vous dirai ce qu'elle est d'abord : *l'affirmation de Dieu.*

I. — *Le Dieu de la nature*

On n'affirme que ce que l'on a vu, bien vu, ou découvert par un calcul bien mené, bref que ce dont on est sûr. Affirmer, c'est engager son intelligence pour faire voir une réalité certaine.

Comment être sûr de la réalité de Dieu ? N'est-il pas le grand invisible ? Sans doute. Mais tout nous atteste, je ne dis pas son existence, ce serait trop peu, mais son action vivante, personnelle, dans le monde. Quiconque a des yeux pour voir le suit, en quelque sorte, à la trace dans la mystérieuse forêt de la création. Quelque sentier que nous prenions, nous pouvons relever la trace de ses pas, et toutes les avenues convergent vers lui et mènent à lui.

a) « les *cieux* chantent sa gloire ». Dans leur immensité, approfondie par la science, nous reconnaissons comme un reflet de son infinité. Dans l'ordre immuable qui règle le cours des astres et qui frappait déjà d'admiration les païens, nous lisons comme la signature de son intelligence infaillible.

b) le *monde des vivants* révèle un ordre plus admirable encore. Il fut un temps où les incrédules brandissaient les théories de l'évolution comme une arme mortelle pour nos croyances. Aujourd'hui, les savants authenti-

ques sont contraints d'affirmer, dans cette lente montée de la vie aboutissant à l'apparition de l'homme, une orientation imposée de haut et de loin. C'est le même être éternel qui alluma les astres au fond du firmament, la vie au sein de la matière organisée, l'intelligence, enfin, dans l'humanité. Un savant français mort depuis peu, Lucien Cuénot, connu du monde entier pour ses beaux travaux sur l'Evolution, avait retrouvé la foi de son enfance en étudiant le merveilleux outillage des insectes. Cet outillage, si parfaitement conçu porte, comme celui que l'homme s'est donné, la marque d'une intelligence. Laquelle ? Non point la nôtre, mais celle du Créateur.

Tout récemment, un autre savant, en étudiant le fonctionnement des cellules et les mécanismes de défense de notre corps, était amené à écrire ces paroles qui sont un véritable acte de foi :

« ...Logiquement, on est amené [par des études biologiques], à se rallier à l'hypothèse des plus grands philosophes et de savants tels que Ch. Nicole, Carrel, etc. On arrive à la conception de la création suivant un plan préétabli, donc à un Etre ou à une Force supérieure à tout ce que nous pouvons imaginer... Cette conception, nous n'hésitons pas à dire religieuse,... nous est imposée par le raisonnement scientifique »[1]

c) Est-il besoin d'un savant pour relever les traces de Dieu ? Descendez dans votre conscience. Qui donc y a gravé cette loi redoutable qui, même violée, reste inviolable ? Quel est donc ce témoin incorruptible, qui voit dans le secret, ce Juge qui vous condamne ou vous encourage au fond de vous-même ? C'est le même être infiniment intelligent, infiniment puissant, que la science reconnaît, et qui règle les mouvements de la créature raisonnable comme il règle ceux des étoiles ; qui anime notre vie morale, comme il anime la vie des chênes et des lions. Où que vous regardiez dans l'univers ou dans votre âme, vous le rencontrez, en quelque sorte vous le voyez à l'œuvre, vous ne pouvez douter que ce soit quelqu'un, et quelqu'un qui vous dépasse infiniment.

II. — *Le Dieu de la Bible*

Ce quelqu'un, si vous voulez savoir son nom, et le rencontrer vraiment, ouvrez la Bible. Vous le verrez converser avec Abraham et lui faire de solennelles promesses qui sont toujours en voie de réalisation : « Toutes les nations de la terre seront bénies en toi. » Quiconque, en effet, croit en lui comme le vieux patriarche, éprouve les effets de sa bienveillance. Puis, vous le verrez délivrer le peuple issu d'Abraham et lui révéler et son nom et sa Loi. Au cours des siècles, il vous parlera par la voix de ces grands génies religieux : Isaïe, Jérémie, Daniel... Vous assisterez à ces longues et merveilleuses préparations qui firent d'Israël le témoin de Dieu, et rendirent possible l'apparition du Messie sauveur, issu de la tribu de Juda, de la famille de David.

Encore quelques feuillets et vous arrivez à ce Nouveau Testament, à ces Evangiles qui nous mettent en contact avec ce Messie, vrai fils de Dieu et vrai fils de Marie. *Ecoutez-le parler :* vous reconnaîtrez ce Fils éternel du Père, revendiquant la dignité divine. Plus grand qu'Abraham, plus grand que Moïse, plus grand que le Temple, ne faisant qu'un avec l'Eternel, osant confirmer et compléter la Loi du Sinaï, exigeant que l'on quitte tout pour le suivre et promettant à ses disciples de les introduire au Royaume éternel. *Regardez-le agir.* Il commande à la mer et aux vents qui l'agitent, à la maladie et à la mort, aux démons qu'il fait trembler. Suivez-le, aux derniers jours de sa vie mortelle, se livrant volontairement à la mort et sortant, le surlendemain, du tombeau, où ses ennemis avaient cru l'enfermer à jamais.

Cette fois vous l'avez rencontré, le Dieu vivant, le Dieu aimant. Comment lui refuser notre foi ? Comment retenir ce cri qui tend à jaillir de nos lèvres comme il jaillit des lèvres d'André, quand il dit à son frère Pierre : « Nous avons trouvé le Messie ! » comme il jaillit des lèvres de la Samaritaine, quand, gagnée à Celui qui lui « avait dit tout ce qu'elle avait fait », elle entraîna vers lui toute sa cité ? (Jo., I, 41 ; IV, 29). Dans nos cœurs, est née une inébranlable conviction, qui doit se traduire par la plus éclatante profession de foi, ensuite par une vie toute livrée à Dieu et fondée sur lui.

III. — *Comment peut-on être athée ?*

Plaignons ceux « qui ont des yeux pour ne point voir ». Car c'est une angoissante question que pose leur incrédulité. Comment peuvent-ils fermer les yeux à la lumière ? Comment ne voient-ils pas les traces de Dieu, dans la nature, dans leur âme, dans l'histoire judéo-chrétienne ? Comment restent-ils sourds à tant d'appels indiscutables ?

Hélas ! « la lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas reçue ». Dieu ne refuse à personne cette lumière intérieure « qui éclaire tout homme venant en ce monde » et lui fait percevoir l'invisible. Mais tout homme peut refuser cette lumière, dont les envahissements sont si gênants pour notre orgueil et notre esprit d'indépendance. Car Dieu est le grand gêneur et, plutôt que de lui livrer leur âme et leur vie, ces « fils des ténèbres » trouvent plus simple de refuser la lumière.

Pour justifier cette position absurde, tous les prétextes sont bons. On pose à celui qui est le Souverain Maître des conditions arrogantes. On le somme de se justifier. On voudrait le soumettre aux courtes vues de l'intelligence humaine. On ne peut admettre que la souffrance, que le mal, dont l'existence nous obsède cruellement, puissent être compatibles avec l'existence d'un Dieu très sage et très bon. Comme si la Sagesse infinie était limitée à notre courte sagesse ! Comme si la Bonté infinie pouvait suivre les mêmes voies

[1] *La Revue des deux Mondes,* octobre 1950.

que notre déficiente bonté ! « Mes voies ne sont pas vos voies »... Et quand nous murmurons : « le bon Dieu n'est pas juste », nous disons une sottise, pardonnable à l'excès de notre douleur, mais impardonnable si elle s'installe à demeure, et nous fait, de sang-froid, nier sa lumière. Trop pressés de comprendre, trop pressés de conclure, nous nous regimbons contre le mystère. Or le mystère ne conclut pas contre Dieu, mais contre l'humaine ignorance, quand elle se fait arrogante.

Et croyez-vous que ces prétentieux athées puissent se passer de Dieu ? Inconsciemment, l'ayant supprimé, ils le reforgent à leur fantaisie. Ils adorent la « Science », le « Progrès », à moins que ce ne soit la Race, le Parti, la Justice, l'Egalité... Autant d'absolus qu'ils affirment pour donner une base à leur vie, une raison d'être à leur action. Autant de religions de remplacement, qui ne sont que des malentendus ; autant d'idolâtries décevantes et trop souvent malfaisantes.

* *

Ne nous laissons pas impressionner par ces négations. Répétons après S. Paul : « Je sais à qui je me suis confié ». A ces négations de l'athéisme militant et à ses menaces, opposons la tranquille affirmation de notre foi. Affirmons Dieu, Père, Fils, Esprit. Affirmons l'Amour éternel. Livrons-lui notre âme et notre vie, s'il le faut comme les martyrs, scellons de notre sang ce témoignage d'une conviction qui nous engage à tout jamais. Car si la Foi est une *affirmation*, elle est aussi un *engagement*. « Celui qui dit demeurer dans le Christ, doit aussi marcher comme il a marché lui-même » (I Jo., II, 6).

SAINT JOSEPH

(19 mars)

II

UN MODÈLE DE SAINTETÉ

Mes frères,

Saint Joseph est comme ces fleurs qui ne prospèrent qu'à l'ombre. Non seulement sa vie terrestre fut obscure et l'Evangile est muet sur son compte à partir de l'année où Jésus fit son premier pèlerinage à Jérusalem, mais il a dû attendre l'ère moderne pour recevoir les honneurs qui sont bien dus à celui qui approcha si près du Christ. Notre siècle en a fait un saint très glorieux et l'Eglise, indépendamment de sa fête du 19 mars, célèbre avec éclat son Patronage. Si elle aime à se réclamer de son intercession, c'est qu'elle voit en lui un modèle qui convient aux hommes de notre temps. Fixons les yeux sur ce modèle, et considérons *l'ouvrier, le chef de famille, le juste.*

I. — *L'ouvrier*

Celui qui, après Marie, devait approcher le plus de Jésus est un simple charpentier. Dira-t-on assez combien le choix de Dieu est déconcertant pour notre sagesse humaine, et combien glorieux pour la classe laborieuse ? Invités à désigner celui qui aurait la responsabilité de ces deux faiblesses sublimes, Jésus et Marie, sans doute un sage d'Israël, aurait choisi quelque scribe renommé pour la science de la Loi, quelque pharisien célèbre par son austérité. Eh bien non ! Celui à qui Jésus donnera le doux nom de Père, ici-bas, ce sera cet humble qui vit du travail de ses mains. Pourquoi ? Le Tout-Puissant qui « renverse de leur trône les puissants et élève les humbles », a réservé le plus grand honneur qui soit, après Marie, à ce très modeste artisan d'une bourgade de Galilée, afin de bien faire savoir aux hommes en quelle estime il tenait ce labeur manuel à qui ils doivent tout le confort de leur vie.

Il n'a pas choisi un esclave. Le Dieu très bon ne saurait approuver l'abominable exploitation de l'homme par l'homme, qu'il s'agisse de l'esclavage antique ou de celui qui courbe aujourd'hui sous la tyrannie de l'argent, aussi bien dans les pays totalitaires que dans les nations libérales, un si grand nombre de nos semblables, déchus de leur dignité d'hommes.

Déjà, dans le monde juif, le travail des mains, si méprisé par les païens, était en honneur. Le pharisien affectait d'exercer un métier et S. Paul qui était fier de son titre et de sa culture de pharisien faisait des toiles de tente. Mais quel prestige le choix du divin confère à ce travail. L'esclavage rendu inévitable par l'insuffisance de la technique, était appelé à disparaître quand les hommes auraient découvert une meilleure utilisation des animaux et des forces de la nature, quand, surtout, ils auraient été imbus des principes de l'Evangile.

Voilà pourquoi Dieu a choisi un ouvrier pour protéger et nourrir Jésus et Marie. Ainsi, tout ouvrier peut être fier de son activité et prendre conscience de ce qu'elle présente et de dignité pour lui-même et d'utilité pour les autres. N'est-il pas comme Dieu, créateur ? Et quelle que soit la part des savants et des organisateurs dans une usine, en définitive, celle-ci ne tournerait pas sans le pénible effort des travailleurs manuels.

Nous voilà loin de l'humble artisan de Nazareth, le frère des ouvriers qui, aujourd'hui, remplissent les immenses halls des usines modernes. Mais, s'ils le veulent, ils le rejoindront dans son petit atelier, pour apprendre de lui l'amour du travail, du travail bien fait et la conscience professionnelle que nous sommes bien en droit de supposer chez celui qui fut l'élu de Dieu.

II. — *Le chef de famille*

Elu pour gouverner ce petit royaume que fut la famille de Jésus. Ici, l'Evangile est moins avare de détails. C'est lui, sans doute qui, repoussé par l'hôtelier de Bethléem, découvre pour Marie, dans une grotte naturelle, l'abri que les hommes ont refusé à sa mater-